

Introduction générale

« C'est aujourd'hui la trente-cinquième fois que nous nous réunissons autour de ce mausolée. Que de paroles, que de discours y ont été prononcés! D'aucuns disent : « À quoi bon? »; d'autres : « Qu'ils répètent toujours la même chose... » Et pourquoi ne répèterait-on pas tous les ans ce qui s'est passé? [...] Est-ce que cette terre que nous foulons n'a pas été arrosée avec le sang des malheureuses victimes? Est-ce que notre cimetière ne renferme pas leurs dépouilles mortelles? Est-ce que l'air que nous respirons n'est pas imprégné de leurs dernières pensées, de leur suprême adieu? Tous ces souvenirs, encore vivants, frappent nos sens et transforment les plus indifférents¹. »

Un peu plus d'un siècle a passé depuis que le maire de Passavant-en-Argonne a prononcé ces paroles devant un monument aux morts rassemblant vétérans de la guerre de 1870-71, témoins de l'époque et les enfants des écoles de cette petite commune aujourd'hui située tout près de la ligne TGV Paris-Strasbourg. Avec des accents un peu moins pathétiques, ces mots lancés pour le temps présent et l'avenir ne surprendraient pas complètement aujourd'hui. Le devoir de mémoire, devenu une expression convenue de toute commémoration, ne cherche-t-il pas à maintenir vivant un souvenir, voire même, à transmettre ce rapport affectif au passé, au-delà de la génération qui a vécu les faits, présageant qu'un sentiment aurait une valeur suprême, bien davantage efficace qu'un savoir, pour empêcher le déclenchement d'un conflit ou le recours à la violence? La commémoration a-t-elle vocation à transmettre un traumatisme? Sans doute, 35 ans après 1870, et pour nous, 70 ans après la Seconde Guerre mondiale, 50 ans après les guerres de décolonisation qui ont touché une grande partie de la société française, la question peut-elle se poser de la même manière.

Le rapport entre mémoire et traumatisme demeure une interrogation dans les sociétés qui connaissent la paix depuis un temps relativement long, puisqu'il suscite une réflexion sur la transmission de valeurs. Au sortir des guerres, cette relation prend un autre sens, comme le laisse penser cet extrait d'un discours de Gaignerot, secrétaire général de Préfecture, lors de la cérémonie consacrée au *Memorial Day*, dans le cimetière militaire de Châlons-sur-Marne, le 31 mai 1920 :

« Nous revenons volontiers ici, chacun de nous apportant ses prières ou ses fleurs, ou sa pensée reconnaissante, ou des larmes qui ne tarissent pas, chacun emportant ou un apaisement, ou un réconfort, ou un enseignement, ou un espoir. Finalement, il faut que la mort éclaire la vie. Répétons que la gloire a été immense. Mais les deuils ont été innombrables, et combien d'entre eux ont été atroces². »

1. *La Dépêche de l'Est*, 30 août 1905.

2. *Journal de la Marne (JLM)*, 1^{er} juin 1920.

Le discours commémoratif semble davantage ici participer des rites nécessaires à l'appréhension du conflit, de sa réalité délétère, un rituel utile aux endeuillés, non seulement pour prendre la mesure de la perte, mais pour lui donner sens et peut-être traverser le temps de deuil pour renaître.

Apparaissent ainsi deux raisons d'être des commémorations des conflits : d'abord, se souvenir pour pleurer ensemble dans des sociétés où l'expression de l'intime n'est pas aussi évidente que de nos jours, et ainsi exprimer une souffrance individuelle dans un cadre social qui lui confère un sens ; ensuite, transmettre un rapport affectif au passé, là encore pour donner sens à l'expérience vécue, dans l'espoir, parfois incantatoire, d'éviter la tragédie, en l'occurrence la répétition. Il y a dans ces rites modernes une charge magique qu'il ne faut pas négliger. Dans cet espoir, dans ce vœu, se tapissent encore aujourd'hui les derniers feux obscurs d'un traumatisme enfin évanescents longtemps approfondi par l'expérience répétée de plusieurs générations.

De l'étude des commémorations à celle de la « sortie de guerre »

L'historien inscrit sa réflexion dans une démarche opposée à celle qui voit l'avènement d'une mémoire : son souci doit toujours être ici de désacraliser et la mémoire et la guerre, afin d'en saisir toute l'intelligibilité.

La mémoire est ici davantage considérée comme une construction sociale, permettant d'entrer en relation avec les autres et d'agir parmi et avec eux, véhiculée par des « cadres sociaux » comme l'a montré Maurice Halbwachs³. Dans la « commémoration », la mémoire est une mise en perspective collective de repères passés partagés par une communauté, quelle que soit la limite de celle-ci, la transmission d'une expérience commune dans un récit construit et évoluant dans le temps, pouvant éveiller des souvenirs personnels. Pierre Nora en établissant le projet de ses *Lieux de mémoire* voici trente ans la définit ainsi : « La mémoire en effet est un cadre plus qu'un contenu, un enjeu toujours disponible, un ensemble de stratégies, un être-là qui vaut moins parce qu'il est que parce que l'on en fait. [Elle] ne s'oppose pas à l'oubli, qu'elle englobe, et ne s'identifie pas au souvenir, qu'elle suppose⁴. » La mémoire serait plus un réceptacle d'images et de symboles signifiants pour une société donnée, dans un temps plus ou moins long, un ensemble d'images et de symboles possibles, que les besoins politiques ou sociaux, psychologiques du moment utilisent. À l'époque qui nous concerne, la mémoire est intériorisée et se fonde sur relativement peu de supports extérieurs selon Pierre Nora : elle est une partie sacrée de la réalité. « Pour l'histoire-mémoire d'autrefois, la vraie perception du passé consistait à considérer qu'il n'était pas vraiment passé ; [...] le présent lui-même devenant à sa façon un passé reconduit, actualisé⁵. » C'est dans cette perspective que sera ici envisagée la mémoire des guerres.

Au moment où Pierre Nora réalisait ce constat de l'effacement progressif d'un attachement viscéral des Français à leur histoire⁶, les premiers travaux ont été menés

3. HALBWACHS M., *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994, 374 p. Et *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997, 295 p.

4. NORA P., introduction des *Lieux de mémoire*, t. I, *La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. viii.

5. *Ibid.*, p. xxxi.

6. Le concept de « lieux de mémoire » est élaboré lors du séminaire que Pierre Nora tient à l'école des hautes études en Sciences sociales entre 1978 et 1981.

sur les monuments de la Grande Guerre, en particulier par Antoine Prost qui a inspiré toute une veine de recherches et de réflexions sur les commémorations dans les trente années qui ont suivi. Sa thèse, soutenue en 1977, sur *Les anciens combattants dans la société française, 1918-1939*⁷ correspondait à un moment particulier. Alors que le nombre d'anciens combattants de la Grande Guerre et de témoins s'amenuisait, 60 ans après le conflit, se posait pour la première fois la question de la transmission des souvenirs d'un conflit ayant touché massivement les Français au-delà de la génération qui l'avait vécu. Son travail se situe aux confins des interrogations sociales encore largement présentes à cette époque tout en illustrant un intérêt plus marqué pour une approche culturelle du conflit. Pour reprendre les catégories proposées en 2004 par Antoine Prost et Jay Winter⁸, sur l'historiographie de la Grande Guerre, on peut avancer que la réflexion sur les commémorations nationales, mais aussi sur les mentalités, l'expérience de guerre s'inscrit dans la mise en place de ce troisième paradigme de l'approche scientifique de la Grande Guerre, celle d'une réflexion sur l'histoire culturelle, après l'étude militaire et diplomatique des années 1920-1950 et après l'analyse socio-économique des années 1950-1980.

C'est dans la troisième partie de son travail, intitulée « Les mentalités » qu'Antoine Prost sonde le traumatisme de la Grande Guerre à travers les réactions, les opinions de ceux qui en ont été à la fois les acteurs et les témoins. Dans cette étude pionnière, il replace ce mouvement commémoratif dans son contexte culturel, indépendamment de la guerre : « La religion donnait une signification même confuse à la vie et à la mort. [...] Le consensus religieux rompu [...], les communautés rurales n'en ont pas moins continué à éprouver le besoin, indistinct, de gestes collectifs qui attestent que l'homme n'est pas un simple animal », d'où le besoin de « cérémonies qui manifestaient autour de la communauté rassemblée la présence des morts ». Ces dernières remarques constituent pour notre travail comme le seuil de la réflexion, car c'est bien vers la compréhension des bouleversements causés par la guerre, en tenant compte du contexte culturel plus global, que nous avons voulu inscrire l'approche de la mémoire de guerre.

En 1977, l'année de la soutenance d'Antoine Prost, d'autres ouvrages différents mais complémentaires sont rédigés sur la mémoire : *La France et ses morts : les monuments commémoratifs dans la Loire*, par Monique Luirard, et *Les monuments aux morts. Essai de sémiologie du politique* par Yves Hélias sur l'Ille-et-Vilaine, etc.⁹. Le choix d'un espace restreint et a priori assez homogène permet de mieux appréhender le poids des influences locales, de l'injonction municipale, voire s'il en est des pressions de tel ou tel groupe. De nombreuses études sont publiées au cours des années 1980 : le

7. PROST A., *Les anciens combattants dans la société française, 1914-1939*, Paris, Presses de la FNSP, 1977, 3 vol., 237 p., 261 p., et 268 p. Voir particulièrement le tome III : *Mentalités et idéologies*.

8. PROST A., WINTER J., *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Le Seuil, coll. « Points-Histoire », 2004, 349 p.

9. LUIRARD M., *La France et ses morts ; Les monuments commémoratifs dans la Loire*, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, 1977, 136 p. ; HÉLIAS Y., *Les monuments aux morts. Essai de sémiologie du politique*, mémoire de DEA. d'études politiques, Faculté de Droit de Rennes, 1977 ; GRAILLES B., *Mémoire de pierre, les monuments aux morts de la première guerre mondiale dans le Pas-de-Calais*, Arras, Arch. Départ. du Pas-de-Calais, nov. 1992, 94 p. ; REGOURD F., « La mort célébrée : typologie des monuments aux morts de la guerre de 1914-1918 en Vendée », in 303, *revue des pays de la Loire*, 1986, 4^e trimestre, p. 64-77 ; CHALCHAT G., *Les monuments aux morts des deux guerres mondiales dans le département du Puy-de-Dôme*, thèse de doctorat de 3^e cycle, Histoire de l'Art, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, 1982-1983, 340 p.

tout s'apparente à un recensement spontané constitué pièce à pièce à travers la France, et centré sur les monuments¹⁰.

La confrontation des conclusions a finalement abouti à un débat sur les motivations qui conduisent une population et ses représentants à construire un monument, à en choisir la forme et l'emplacement selon des critères subjectifs difficiles à comprendre. Tous les historiens reconnaissent que le nombre de morts, l'hécatombe de la Grande Guerre suffisent à expliquer la volonté commémorative des municipalités et des citoyens en général, mais ils parviennent difficilement à expliquer pourquoi telle commune décide d'ériger le monument sur la place publique, devant la mairie, et telle autre dans le cimetière ou près de l'église, pourquoi à population et à ressources égales, l'une accepte de faire un sacrifice financier colossal alors que sa semblable dépense une somme dérisoire¹¹.

Dans plusieurs travaux, les cérémonies sont étudiées conjointement aux monuments : celles du 11 novembre pour la Loire et plus souvent les inaugurations pour l'Orne, la Loire-Atlantique, les Ardennes¹². Les villes ont elles aussi suscité des travaux particuliers, la commémoration étant souvent fort complexe, polysémique et très influencée par les pressions politiques diverses : Lyon, Le Havre et Dijon, en sont de bons exemples, ainsi que Verdun, site emblématique analysé par Serge Barcellini en 1986¹³... Depuis une vingtaine d'années environ, d'autres aspects de la mémoire ont été mis à jour. Annette Becker a publié un ouvrage illustré consacré aux seuls monuments des champs de bataille, dont la signification est complémentaire de ce qui est exprimé sur les monuments communaux¹⁴. Serge Barcellini et Jean-Pierre Verney ont, quant à eux, révélé une autre forme d'organisation de la mémoire par la mise en place des nécropoles militaires nationales et l'élaboration d'une esthétique égalitaire¹⁵. D'autres rituels ont été présentés comme celui des fêtes du retour des soldats inscrites dans le processus de démobilisation culturelle lors de la sortie de guerre par Bruno Cabanes¹⁶.

Si l'étude des monuments et principales cérémonies s'est poursuivie dans une logique proche de celle établie par Antoine Prost, les rencontres entre chercheurs au niveau international, depuis le début des années 1990, notamment dans le cadre du centre de recherche de l'Historial de la Grande Guerre à Péronne, ont suscité une réflexion nouvelle sur l'existence d'une culture particulière suscitée par l'expérience inédite d'une guerre industrielle, fondée sur l'affrontement d'armées nationales mobilisant l'ensemble des sociétés. En effet, selon eux, « La guerre mondiale [a] été largement engendrée, dans sa violence radicale, par la culture de guerre elle-même : celle-ci ne

10. Pour comprendre l'émergence de ce souci de la mémoire et du patrimoine, il est utile de se reporter à l'introduction de Pierre NORA, dans les tomes I et III de son ouvrage, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1984-1993, en particulier p. vii à xxxi (t. I), et p. 20 à 30 (t. III).

11. Yves Pilven le Sevellec pour la Loire-Atlantique a tenté d'expliquer ces choix différents par l'orientation politique des communes sans qu'une règle précise ne se soit dégagée de ses observations. Philippe Boitet a pris en compte l'ampleur des pertes et la richesse des communes, sans succès. PILVEN LE SEVELLEC Y., « Les monuments aux morts de la Loire-Atlantique », in *Visions contemporaines*, n° 3, février 1989 et n° 4, mars 1990, 70 p. et 131 p.

12. BOURDIN G., « Les monuments aux morts de l'Orne; pour l'exemple et pour le deuil : guerres de 1870 et de 1914-1918 », in *Le Pays Bas-Normand*, Flers, déc. 1991, 133 p.; MARBY J.-P., *Les monuments aux morts des trois guerres dans les Ardennes*, maîtrise, (dir.) M. Vaisse, Université de Reims, 1986, 205 p.

13. BARCELLINI S., « Verdun : Les commémorations municipales de la bataille, 1920-1986 », in *Historiens et Géographes*, 1986, n° 311, p. 84-96.

14. BECKER A., *Les Monuments aux morts, mémoires de la Grande Guerre*, Paris, Errance, 1988, 158 p.

15. BARCELLINI S., « La politique de la mémoire patriotique (1920-1969) », in *Historiens et Géographes*, 1986, n° 311, p. 84-96.

16. CABANES B., *La Victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Seuil, 2004, 555 p.

serait pas une conséquence de la guerre mais sa véritable matrice¹⁷. » C'est dans cette optique que la période de la fin de la guerre a été peu à peu revisitée. Si une culture spécifique s'est constituée au cours du conflit, qu'advint-il de cette construction après les hostilités ? La réflexion sur une démobilisation culturelle, proposée notamment par John Horne a ouvert de nombreuses perspectives sur un espace jusque-là limité à une analyse compartimentée des effets d'une guerre sous l'angle politique, diplomatique, social, culturel, en considérant la fin des hostilités comme une limite factuelle et non comme un processus transitoire. L'étude de la fin de la guerre, inspirée par les recherches réalisées depuis les années 1920 sous l'angle diplomatique et militaire, à la suite de Pierre Renouvin, puis de Jean-Baptiste Duroselle, a fait place à une analyse de la « sortie de guerre », concept mis en valeur par Bruno Cabanes dans *La Victoire endeueillée*¹⁸, en montrant la difficile démobilisation culturelle des soldats mais aussi des civils dans un temps qui commence bien avant l'armistice et qui s'achève au-delà. Le présent ouvrage résumant notre thèse soutenue en 2002, s'inscrit dans cette réflexion sur ce temps particulier au cours duquel les sociétés se déprennent de la violence de guerre et se redéfinissent.

Une analyse comparative de la « sortie de guerre » sur le temps long

L'accumulation de données, de descriptions, d'histoires sur ces rites sociaux et politiques doit désormais inviter à la comparaison, à l'échelle nationale, mais également à l'échelle européenne, au-delà d'une simple juxtaposition des connaissances. Plusieurs ouvrages récents commencent à présenter l'héritage culturel et mémoriel des conflits du xx^e siècle dans le but de synthétiser les approches nationales encore juxtaposées¹⁹ ou avec la volonté de comparaisons plus fines²⁰. C'est dans un esprit identique que nous présentons ici une comparaison à divers niveaux : bien sûr, dans la diversité des sources utilisées, mais aussi des types d'espaces étudiés, et des périodes analysées, le temps long des rites et des mots, celui plus court de la parole mise en action, au moment des sorties de guerre, et de façon secondaire, lors des entrées en guerre. C'est là une façon de passer sans cesse du cadre national au cadre local pour comprendre les sensibilités des hommes et des femmes de la période étudiée.

Retour sur la guerre de 1870

Pour mieux saisir la culture dans laquelle l'expression du deuil s'inscrit, et la façon dont la mémoire de la guerre se construit, se fige ou évolue au sortir de la guerre, il

17. BECKER J.-J., WINTER J., KRUMEICH G., et al., (dir.), *Guerre et cultures*, Paris, A. Colin, 1994, p. 8.

18. CABANES B., *La Victoire endeueillée...*, op. cit.

19. CLAISSE S., LEMOINE T., *Comment (se) sortir de la guerre ? Regards sur quelques pays vainqueurs : la Belgique, la France et la Grande-Bretagne*, Paris, L'Harmattan, 2005, 159 p.

20. J. WINTER, *Sites of memory. Sites of mourning; The Great War in European cultural history*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, 310 p. (traduit en français et publié chez Armand Colin en 2008); EMSLEY C., (dir.), *War, Culture and Memory*, Open University Worldwide Ltd, 2003; DELPORTE C., VEYRAT-MASSON I., MARÉCHAL D., MOINE C., *La guerre après la guerre. Images et construction des imaginaires de guerre dans l'Europe du xx^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2010, 448 p.; JULIEN É., *Paris-Berlin, la mémoire de la Première Guerre mondiale*, Presses universitaires de Rennes, 2010, 409 p. Voir également pour une comparaison sur le temps long : COTTRET B., HENNETON L., *Du bon usage des commémorations. Histoire, mémoire et identité, xv^e-xx^e siècle*, Presses universitaires de Rennes, 2010, 232 p.

nous a semblé également que l'analyse de la période de conflit et des années suivantes ne suffisait pas. Même si la Grande Guerre suscite ses propres formes culturelles, celles-ci s'inscrivent dans un héritage d'images, de rites et de mots dont il fallait comprendre l'influence.

Il convenait donc d'élargir la réflexion sur la période précédant 14-18. Ainsi avons-nous cherché à saisir autant que possible les sources de ces expressions jusqu'au premier conflit franco-allemand, voire parfois auparavant. Cette approche est rendue malaisée par le fait que la guerre de 1870-1871 est encore largement délaissée par les chercheurs. Les publications les plus sérieuses, depuis l'analyse d'Henri Guillemin, dans les années 1950, s'inscrivent dans une histoire militaire enrichie de commentaires sur la diplomatie et l'histoire politique des belligérants, chacune de ces approches variant selon les auteurs²¹. L'approche la plus globale du conflit reste la synthèse de François Roth publiée en 1990²². D'autres historiens ont analysé plus finement l'évolution de l'opinion publique tel Stéphane Audoin-Rouzeau²³. L'approche comparative intégrant 1870-1871 dans l'histoire culturelle des guerres a suscité une mise en perspective du conflit sur le temps plus long : Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker ont ainsi cherché à mesurer l'imprégnation patriotique des populations ou proposé de comprendre la guerre de 70 comme une première étape vers la guerre totale²⁴. Les vétérans de 1870-1871 ont donné lieu à des études encore trop rares²⁵, en attendant une synthèse complétant celles d'Antoine Prost pour les anciens combattants de 14-18 ou de Natalie Petiteau pour les grognards de Napoléon. Une étude sociologique, l'analyse des formes de leur réinsertion dans la société, leur rôle dans la construction du mythe de la Revanche permettrait de mieux comprendre la construction de l'imaginaire militaire et guerrier du tournant du siècle. Quant aux commémorations ou à la mémoire de la guerre, elles ont suscité peu de travaux importants : François Roth²⁶ évoque la mise en place de la mémoire du conflit et fait un état, à l'échelle nationale, des lieux de mémoires de la première guerre franco-allemande, tandis que Bénédicte Grailles a réalisé une étude exhaustive sur le Nord de la France²⁷. Quelques approches de plus grande envergure ont été réalisées sur l'influence culturelle de la défaite : la thèse de Claude Digeon sur *La Crise allemande de la pensée française*²⁸ reste fondamentale pour comprendre combien la littérature entre 1870 et 1914 met en scène le complexe de la défaite. Quant aux conséquences de 1870-1871 dans l'évolution de la culture politique française, le souvenir de la Commune a longtemps focalisé

21. GUILLEMIN H., *Les origines de la Commune*, vol. 1 : *Cette curieuse guerre de 70*, vol. 2 : *L'héroïque défense de Paris*, vol. 3 : *La capitulation*, Paris, Gallimard, coll. « La Suite des Temps », 1956-1960, 273 p., 421 p., 415 p. Voir aussi les publications récentes : WAWRO G., *The franco-prussian war : the german conquest of France (1870-1871)*, New York, Cambridge University Press, 2003, 327 p. ; MILZA P., *L'année terrible*, 2 vol., Paris, Perrin, 2009, 460 p. et 514 p.

22. ROTH F., *La guerre de 70*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », [1990] 2005, 778 p.

23. AUDOIN-ROUZEAU S., *1870, la France dans la guerre*, Paris, A. Colin, 1989, 420 p.

24. BECKER J.-J., AUDOIN-ROUZEAU S., *La France, la nation, la guerre, 1850-1920*, Paris, CDU SEDES., 1995, 387 p. ; AUDOIN-ROUZEAU S., « 1870 : une étape oubliée vers la guerre totale – Étude d'opinion publique », *Historiens et géographes*, n° 338, décembre 1992, p. 81-96.

25. GRAILLES B., « Gloria Victis : Vétérans de la guerre de 1870-71 et reconnaissance nationale », in *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 30/2005.

26. ROTH F., *La guerre de 70...*, op. cit., p. 603-726.

27. GRAILLES B., *De la défaite à l'Union sacrée ou les chemins du consentement. Hommages publics et commémorations de 1870 à 1914. L'exemple du Nord de la France*, Thèse de doctorat, (dir) A. Becker, Université Lille 3, 4 vol., 2000.

28. DIGEON C., *La Crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, P.U.F., 1959, rééd. 1992, 576 p.

l'intérêt des historiens²⁹, tandis que l'influence plus générale du conflit, intégrant certes la Commune mais de façon décentrée a été étudiée plus récemment par Jean El Gammal³⁰. Il est vrai que l'ampleur du phénomène mémoriel est restreinte comparée à celle qui suit la Grande Guerre. Pour autant, il est essentiel de situer la façon de commémorer après 14-18 dans la continuité d'une réflexion qui commence dès la révolution française et s'affirme à partir de la défaite de 1871, alors que ce conflit a profondément infléchi le regard des écrivains, journalistes et acteurs politiques.

Une nécessaire comparaison des formes mémorielles

L'étude des rituels de sortie de guerre se révèle jusqu'ici plutôt éclatée. L'attention portée sur le seul monument, ou les cérémonies seulement, ou tel autre lieu de mémoire, ne semble pas suffisante pour prendre la mesure véritable de toutes les facettes de la mémoire, et des relations qu'elle entretient avec le traumatisme de guerre. Il s'est agi plutôt dans ce travail de considérer ensemble toutes les formes d'expression mémorielle et de les analyser conjointement.

Volontairement, les sources utilisées sont diverses et recourent des données par centaines. Sans compter les dossiers consultés aux archives départementales de la Sarthe et de la Marne, et dans divers centres documentaires, cette étude est fondée sur près de 8 800 articles de presse, dont plus de 6 500 articles relatant les cérémonies³¹. Ces chiffres donnent une première idée de la différence d'ampleur des mouvements commémoratifs : 153 cérémonies commémoratives et 108 monuments entre 1870 et 1914, 2 500 cérémonies³² entre 1918 et 1939, plusieurs centaines de discours³³, et 797 dossiers constitués dans les préfetures sur les monuments communaux de la Grande Guerre auxquels il faut ajouter plus de 200 édifications commémoratives sur le champ de bataille³⁴, etc. Ainsi, le croisement des échelles, l'analyse de l'attitude d'acteurs sociaux et institutionnels très divers (familles, associations d'anciens combattants, municipalités, établissements scolaires, etc.) permettent-ils un constant va et vient de l'individu à la nation, et peut-être une approche plus fine des relations entre imaginaires individuels et collectifs.

Ainsi, le premier objectif de ce travail vise à recenser toutes les formes de commémoration, mais pas dans le seul but d'une énumération sans logique. Il faut en fait les mettre en regard, et distinguer leur mise en place conjointe à la fois sur toute la

29. REBÉRIOUX M., « Le Mur des fédérés », in NORA P., (dir.), *Les lieux de mémoire*, vol. 1, *La République...*, op. cit., 1984, p. 535-567; TARTAKOWSKY D., *Nous irons chanter sur vos tombes*, Paris, Aubier, 1999.

30. EL GAMMAL J., « La guerre de 1870-1871 dans la Mémoire des droites », in SIRINELLI J.-F., (dir.), *Histoire des droites en France*, Paris, Gallimard, 1992, T. 2, p. 471-504. EL GAMMAL J., *Politique et poids du passé dans la France « fin de siècle »*, Presses universitaires de Limoges, 1999, 789 p. Voir aussi BECKER J.-J., « La Gauche et l'idée de la guerre », in BECKER J.-J., CANDAR G. (dir.), *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, vol. 1, p. 522-530.

31. Dont environ 1 840 pour la Marne entre 1919 et 1924, et 913 pour la Sarthe entre 1919 et 1922.

32. Il faut ajouter 489 cérémonies d'obsèques de soldats relatées dans le *Journal de la Marne*, et 268 dans le journal *La Sarthe*.

33. Ces discours se répartissent comme suit :

1870-1914 : 235 discours utilisés, dont 132 pour la Sarthe et 103 pour la Marne. La majorité d'entre eux datent des années 1895 à 1913.

1918-1940 : 1 365 discours (998 pour la Marne et 367 pour la Sarthe), dont environ 300 discours *in extenso*.

34. 250 monuments communaux ont été étudiés spécifiquement dans les arrondissements du Mans et de Chalons et un inventaire des monuments, plaques, bornes érigées sur les champs de bataille a été réalisé. Seuls les monuments paroissiaux n'ont pu être étudiés systématiquement, l'accès aux églises étant difficile. Ils donneront lieu à quelques remarques dans le chapitre VI.

période, entre 1870 et 1940, et au sortir de chaque guerre, afin de comprendre leur rôle dans l'établissement de la mémoire d'un conflit achevé. La III^e République voit l'apogée du mouvement commémoratif dans le contexte d'une nation en voie d'achèvement. Celle-ci s'impose comme reflet identitaire de la majorité des Français à la fin du XIX^e siècle jusqu'à sa double remise en cause en 1914-1918 puis en 1939-1945. Ce sont dès lors deux sorties de guerre et l'usage de la mémoire des conflits antérieurs au moment de trois entrées en guerre qui peuvent être étudiées conjointement.

Sarthois et Champenois : une comparaison des traces laissées par les guerres

Pourquoi s'intéresser aux Marnais et aux Sarthois entre 1870 et 1940, plus qu'à toute autre population ? La situation de ces deux départements est tout à fait intéressante pour comparer la mémoire des deux guerres de 1870-1871 et de 1914-1918, puisqu'elle est s'inverse à chaque conflit. La Sarthe est le théâtre de violents combats pendant une quinzaine de jours en janvier 1871 entre les troupes prussiennes du prince Frédérick-Charles et la Deuxième armée de la Loire du général Chanzy, après plusieurs incursions allemandes à l'Est du département dès novembre 1870. Quant à la Marne, elle est alors traversée par les armées des deux camps, en particulier au début de la campagne, sans connaître de batailles à proprement parler ; elle est néanmoins occupée par les Prussiens jusqu'en novembre 1872. Pendant la Grande Guerre, la situation est inversée : cette fois la Sarthe est un département de l'arrière tandis que les terres champenoises sont balafrees par la ligne mouvante du front, entre le 31 août 1914 et le 7 octobre 1918. Cette déchirure mentale autant que géographique s'installe au Nord du département pendant quatre ans, reliant la plaine de la Suippes à l'Argonne, en passant par Reims qui est alors presque totalement détruite, et les monts de la Champagne pouilleuse. Les différentes offensives allemandes, celle de septembre 1914, close par la première victoire française de la Marne, ou celle de février-mars 1918, en direction d'Épernay et de Dormans, ont touché des territoires plus au Sud, si bien que peu de communes finalement, à part celles des cantons les plus méridionaux du département, ont été épargnées par le désordre de la bataille.

Par ailleurs, les deux départements sont traversés pas une césure culturelle. La Marne est coupée en deux par une frontière invisible, dans le sens où elle n'est pas matérialisée par des limites administratives claires. Seule peut-être la frontière entre l'archidiocèse de Reims et le diocèse de Châlons marque cette limite ancienne que la Révolution a fixée plus durablement en maintenant deux centres de pouvoir dans le département : en effet, Reims, jusque-là cité la plus importante et la plus influente dans bien des domaines, perd sa prééminence au profit de Châlons-sur-Marne érigée en Préfecture, afin d'effacer la mémoire royale toujours attachée à la ville des sacres. Les pratiques religieuses sont également plus fortes à l'Est du département, et se dégradent de plus en plus vers l'Ouest, aux abords de la Seine-et-Marne, tandis que les pratiques économiques et l'ouverture aux autres subissent au Nord-Ouest l'influence de la viticulture. Il sera intéressant de vérifier si les pratiques commémoratives recourent ces distinctions. De même dans la Sarthe apparaît cette frontière de l'Ouest délimitée par André Siegfried³⁵, nettement perceptible par les différences de pratique

35. SIEGFRIED A., *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la III^e République*, Paris, A. Colin, [1913], Impr. nationale, 1995, 636 p.

religieuse, les paroisses de l'Ouest du département conservant un attachement non démenti à la religion catholique.

L'histoire de ces deux départements permet d'envisager des attitudes nuancées face aux conflits et une mémoire sensiblement différente, une mise en place peut-être décalée des cérémonies et du mouvement d'érection de monuments, ainsi qu'une lecture de la guerre, et un choix de souvenirs et de perspectives qui ne coïncident pas toujours complètement.

Deuil et traumatisme

Le traumatisme causé par ces deux guerres n'est compréhensible qu'à l'aune des recherches menées depuis les années 1960 sur le regard porté sur la mort, une histoire des sensibilités qui a concerné d'abord la façon de concevoir la mort, de se la représenter. En croisant l'histoire culturelle de la Grande Guerre, dont le but était d'historiciser la douleur, la réflexion a fait émerger depuis une dizaine d'années une approche nouvelle de la sortie de guerre, centrée sur l'analyse du deuil de guerre et des traumatismes causés par l'expérience de la violence.

On ne peut comprendre la douleur des familles et leur façon d'exprimer leur deuil sans tenir compte des changements intervenus au cours du XIX^e siècle, parmi lesquels le plus sensible est sans doute celui de l'individualisation croissante de la façon de concevoir la mort, comme l'a montré dans un ouvrage pionnier Philippe Ariès³⁶, résumant ses remarques dans l'expression « la mort de toi », mort romantique diffusée jusqu'au début du XIX^e siècle, avant que la mort ne se retire dans ses territoires éloignés des vivants, cachée, comme répudiée et honteuse. Michel Vovelle³⁷ a précisé par la suite que l'angoisse de la mort se trouvait plus clairement exprimée à partir des années 1880, ce qui s'accompagne d'un réveil mystique, alors que les formes funéraires consécutives à cette évolution proviennent de la civilisation urbaine qui se diffuse peu à peu dans les campagnes. L'hécatombe de la Grande Guerre a sans doute contribué à ces évolutions. George L. Mosse a bien défini cette expérience nouvelle des hommes confrontés à la mort massive³⁸, puisque la Première Guerre mondiale est aussi la première guerre opposant des masses, « le million d'hommes contre le million d'hommes », selon l'expression de Jules Romains³⁹. Individualisation de la mort, industrialisation des cadres s'imposant à la vie, nouvelle expérience de la mort de guerre, les recherches actuelles sur cette période ne peuvent éluder le lien qui existe entre ces trois réalités.

La confrontation quotidienne à la mort massive, par des affrontements déshumanisés, caractérisés par le déchaînement d'une violence radicale, la banalisation de la mort qui s'ensuit – voire la perte de sens de la vie elle-même – ont entraîné rapidement au cours de la guerre un repli sur soi propice à l'individualisme, puis après le conflit, ont pu favoriser un maintien de la violence dans la vie quotidienne, ce dernier aspect étant actuellement discuté. Le traumatisme collectif, les bouleversements culturels causés par la Première Guerre mondiale à la civilisation occidentale ont ainsi connu

36. ARIÈS P., *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen-Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 1975, 222 p.

37. VOVELLE M., *La mort et l'Occident de 1300 à nos jours*, Paris, Gallimard, 1983, p. 657 sq.

38. MOSSE G. L., *Fallen soldiers. Reshaping the memory of the world wars*, New York et Oxford, Oxford University Press, 1990, 256 p., traduit en français : *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999, 264 p.

39. ROMAINS J., « Prélude à Verdun », dans *Verdun*, Paris, Flammarion, 1956, p. 34.

une mise en perspective nouvelle, montrant que la Grande Guerre avait en partie modifié momentanément la perception du monde si soudainement et si intensément que les valeurs issues du rationalisme, du siècle de Lumières, ont pu être remises en cause au moins pendant l'entre-deux-guerres, en suscitant un retour momentané au religieux⁴⁰, en accentuant des tendances à long terme à la sécularisation des sociétés, au désinvestissement du ciel⁴¹.

La mise en perspective de ces bouleversements implique la détermination d'une autre dimension du sujet, de ce rapport entre mémoire et expérience traumatisante. Qu'est-ce qu'un traumatisme causé par la guerre? Nous considérerons ce mot dans sa définition générale de bouleversement causé par un événement qui fait rupture, c'est-à-dire à partir d'un point de vue plutôt sociologique. Nous nous attacherons à mettre en valeur les représentations de cette rupture et les images investies pour lui donner du sens. Aussi, l'attention sera portée tout particulièrement sur l'expression de la souffrance et le travail de deuil⁴². Il ne s'agira pas de proposer des analyses psychologiques sur divers cas ou sur le deuil collectif, ce que les archives permettent rarement de faire, mais de saisir la manière dont les commémorations ont pu permettre d'exprimer le chagrin de la perte, en tentant de comprendre, si cela s'avère possible, le rôle des objets ou des moments commémoratifs dans ce long processus, parfois interminable. Certaines sources permettent en effet de dépasser la simple analyse sur le collectif pour avancer sur le territoire de l'intime, pour historiciser certains sentiments, ou sensations liées à l'expérience de la disparition de l'objet. Une telle réflexion s'inscrit dans la démarche inaugurée notamment par l'historien britannique Jay Winter⁴³, en 1995 et par Stéphane Audoin-Rouzeau, en 1998⁴⁴, le premier cherchant à définir quels éléments culturels avaient pu être mobilisés, réinvestis, redéfinis pour exprimer ainsi le deuil, tandis que le second, dans un essai de micro-histoire, présentait la béance du deuil au sein de cinq familles et les comportements de chacun pour, au mieux, s'en accommoder. Le deuil spécifique des disparus pose question : Jean-Yves Le Naour a bien montré la présence des fantômes de la guerre dans la culture populaire des années Vingt et Trente⁴⁵. Quant au travail de mémoire lié à la perte, il a été étudié particulièrement sous l'angle littéraire par Carine Trévisan⁴⁶.

Cet ouvrage se veut une réflexion sur le traumatisme en général, du point de vue collectif et individuel, sans pour autant aborder directement les effets psychiatriques de la guerre. Il s'agit bien de rester entre le groupe, la communauté nationale et l'individu, en explorant les représentations de la guerre, de la mort au combat, au croisement des représentations et de l'expérience sensible. De ce point de vue, l'articulation entre travail de mémoire et travail de deuil donne à penser ce va-et-vient

40. BECKER A., *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire, 1914-1930*, Paris, A. Colin, 1994, 142 p.

41. CUCHET G., *Le crépuscule du purgatoire*, Paris, A. Colin, 2005, 253 p.

42. Le deuil se définit comme une « dépossession et l'accablement qui la suit, et [le] travail de deuil [comme] des processus psychiques de cicatrisation de cette blessure mentale qui va évoluer comme une maladie de l'âme et du corps ». BOURGEOIS M.-L., *Le deuil; clinique et pathologie*, Paris, PUF, coll. « Modules », p. 5.

43. WINTER J., *Sites of memory...*, op. cit.

44. AUDOIN-ROUZEAU S., *Cinq deuils de guerre*, Paris, Noësis, 2001, 260 p. Avec Annette BECKER, 14-18, *retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque des Histoires », 2000, 272 p.

45. LE NAOUR J. Y., *Le soldat inconnu vivant*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 2002, 212 p.

46. TRÉVISAN C., *Les fables du deuil*, Paris, PUF, coll. « Perspectives littéraires », 2001, 219 p.; CABANES B., G. PICKETTY, *Retour à l'intime au sortir de la guerre*, Paris, Tallandier, 2009, 315 p.

permanent entre collectif et individuel. Le travail de deuil et le travail de mémoire ont en commun, comme le souligne Paul Ricoeur, à la suite de Sigmund Freud, la soumission de l'individu ou de la collectivité à l'épreuve de la réalité⁴⁷. Chacun de ces processus s'accompagne d'un traitement particulier de la réalité passée et présente. Le travail de la mémoire et le travail de deuil doivent tous deux aboutir à une nouvelle situation de l'objet perdu, dans la mémoire et dans le psychisme. Dans le travail de deuil, « l'épreuve de la réalité a montré que l'objet aimé a cessé d'exister et édicte dès lors l'exigence de retirer toute *libido* de ces connexions avec cet objet. Là-contre s'élève une rébellion compréhensible⁴⁸ [...] ». Par objet perdu, Freud entend un individu comme une abstraction, un idéal par exemple. Ce processus nécessite un désinvestissement narcissique de l'objet fort coûteux en énergie, parce que l'objet continue son existence dans la psyché. Le travail de deuil doit aboutir à donner une nouvelle situation à l'objet perdu. Selon Paul Ricoeur, « [...] on peut suggérer que c'est en tant que travail du souvenir que le travail de deuil s'avère coûteusement libérateur, mais aussi réciproquement. Le travail de deuil est le coût du travail du souvenir ; mais le travail du souvenir est le bénéfice du travail du deuil⁴⁹. » Ainsi, ce processus de longue durée s'accompagne d'un travail sur les images intérieures, sur la mémoire, afin que l'acte passé cesse d'agir en soi, pour se figer en souvenir révolu. Il faut resituer une image en soi en fonction de la place réelle qu'elle occupe désormais, l'aboutissement étant le souvenir, fait qui peut être rappelé sans investissement affectif excessif, causant une souffrance quelconque. Si le processus psychique est semblable pour les individus, avec des résistances variant pour chacun, ces images intérieures s'inscrivent en tout cas dans des représentations de la guerre, de la mort au combat, construites collectivement et que chaque individu intègre plus ou moins pour donner sens au deuil.

Les commémorations, rites et mots mêlés, contribuent en partie à cette mutation intime qu'est le travail de deuil. Tout l'enjeu de cette étude est de comprendre comment évoluent ces représentations de la guerre et de la mort au combat dans des contextes différents. Dans quelle mesure en effet la mémoire de guerre est-elle à divers degrés l'expression du traumatisme causé par ces expériences d'une intensité inédite, apparaissant lorsque celui-ci devient intolérable ? La commémoration permet-elle ainsi l'effacement de ce traumatisme ou sa maîtrise ? Paradoxalement, facilite-t-elle l'intrusion puis l'essor de l'oubli, la substitution de l'apaisement à l'horreur de la guerre, de la mort massive ?

À quoi servent les commémorations ? Telle est la question simple qui structure l'ensemble de cet ouvrage.

Le traumatisme de guerre en lien avec la mémoire d'un conflit sera ainsi présenté sous trois angles différents : l'expérience du traumatisme tout d'abord, le monument comme objet de transfert et enfin l'évolution des rites et des mots donnant sens à l'effraction de la mort dans une existence.

47. RICŒUR P., *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Seuil, 2000, coll. « L'ordre philosophique », p. 83 *sq.*

48. FREUD S., « Deuil et Mélancolie », in *Œuvres complètes. Psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1994 (2^e éd.), p. 264-265. La traduction proposée dans le livre de Paul Ricoeur, page 87, est plus claire encore, particulièrement pour caractériser le lien à l'objet : « L'épreuve de la réalité a montré que l'objet aimé a cessé d'exister et toute la *libido* est sommée de renoncer au lien qui le rattache à cet objet. C'est contre quoi se produit une révolte compréhensible. »

49. RICŒUR P., *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli...*, *op. cit.*, p. 88.

La première partie présentera les conséquences des deux guerres dans chaque département, puis propose une analyse de l'expérience du trauma, de la façon dont il a pu être exprimé par les individus, à travers les sociabilités locales et dans la famille. On s'attachera particulièrement à explorer le lien entre la mort de masse d'après 1918 et la croissance du désir de personnalisation du deuil.

Puis, une seconde partie sera consacrée à l'expression collective du deuil et du traumatisme à travers les objets de transfert que représentent les édifices mémoriels inscrits dans la culture patriotique. Dans quelle mesure les individus ont-ils pu s'approprier la lecture nationale de la mort au combat ?

Enfin, il s'agira dans une dernière partie de préciser le rapport entre mémoire, traumatisme et violence, et de voir comment la violence éventuelle, projetée, est instillée dans le discours commémoratif depuis les années 1870, illustrant l'interface guerre-paix et, comment, à partir de la mort de masse, ce discours est infléchi. Dès lors, la question de l'antinomie entre résolution du deuil et discours sur la violence se pose.